

A quoi sert le prix Nobel de littérature ? A s'acheter une belle maison dans le Luberon. Avec son chèque suédois, Albert Camus s'offre, en 1958, une ancienne magnanerie – ferme où l'on élève les vers à soie – à Lourmarin. Elle est toujours là, habitée par sa fille, Catherine, avec ses volets verts, sa terrasse arrondie, son cyprès.

Seul le nom de la voie a changé : la grand'rue de l'Église a discrètement été rebaptisée rue Albert-Camus.

« *Il a retrouvé ici la lumière et les couleurs de son Algérie natale* », explique Michel Pichoud, initiateur enthousiaste et érudit des promenades littéraires de Lourmarin. On peut encore aujourd'hui s'asseoir à une table du restaurant Ollier, où il avait coutume de boire son apéritif. « *Un pastis pour M. Terrasse !* » commandait le garçon, soucieux de garder secrète l'identité du prestigieux client.

Un peu plus loin, le stade de foot, autre passion de l'écrivain. « *Il a même offert des maillots à la Jeunesse sportive lourmarinoise* », raconte Michel Pichoud. Très vite, par sa simplicité, le Prix Nobel séduit le village. « *Chaque matin, de très bonne heure, je préparais son café à M. Camus et il partait faire son tour de plaine* », se souvient Suzanne Ginoux, sa voisine, aujourd'hui âgée de 87 ans. Une promenade qui l'emmène sur la route de Cavaillon en passant par le magnifique château de Lourmarin, dans cette campagne austère, lumineuse, paisible, qui a bien peu changé en un demi-siècle. Au retour, il écrit *Le Premier Homme*. Debout à sa table, face au Luberon.

Ici, Camus fréquente aussi bien le forgeron du village et les brocanteurs, chez qui il adore chiner, que le poète René Char, son voisin de l'Isle-sur-la-Sorgue.

C'est de Lourmarin que l'auteur de *La Peste* entama son ultime et funeste voyage. « *Je fuis l'épidémie de grippe. A dans huit jours!* » lance-t-il à la fidèle Suzanne Ginoux. On connaît la suite.

La nationale 5, le dernier repas à l'Hôtel de la Poste à Sens, la Facel Vega avec Michel Gallimard neveu de Gaston, le platane au nord de Sens à Villeblevin dans l'Yonne. Albert Camus meurt le 4 janvier 1960. Ce sont les footballeurs de Lourmarin qui portent son cercueil jusqu'au cimetière, à deux pas du château. Sa tombe est toute simple, couverte de laurier et de romarin. A côté de celle de son épouse, identique.

Sa maison ne se visite pas.

A l'occasion du centenaire de la naissance d'Albert Camus (1913 – 1960), voici une **conversation entre le journal César et Catherine Camus**, fille d'Albert, qui avec pudeur et humilité s'occupe des œuvres de son père :

Journal César – Deux mots sur ce lieu. Votre père qui fréquentait René Char à l'Isle sur Sorgues a acheté cette maison et en a fait la surprise à sa famille ?

Catherine Camus – Il l'a trouvée en septembre 1958. Il nous a amenés ici. Je me souviens d'un jour de septembre brumeux, très doux, et de la grande rue de Lourmarin qui était paysan à l'époque. Il a demandé si l'on regretterait la mer. Mon frère a dit non, moi j'ai dit oui. Puis il a acheté la maison et l'a entièrement arrangée avant de nous faire venir. Il y avait tout, rideaux, lits, draps, tasses, assiettes, meubles. Il avait tout conçu avec des artisans et des brocanteurs. C'était un cadeau magnifique, irréel pour nous qui avions été élevés sans superflu.

Qu'est-ce qui lui plaisait dans cette maison ?

Elle possède une vue magnifique. On y ressent un sentiment de respiration, de beauté. Et pour lui, la mer était derrière les montagnes et, derrière la mer, il y avait l'Algérie.

Lorsqu'on évoque Albert Camus, il y a le mythe. Mais pour vous, il y a le père. Comment le décrire ? C'était quelqu'un de rassurant. De juste. De sévère. D'éthique. Et de tendre.

Des tonalités que l'on retrouve dans ses écrits si l'on estime qu'Albert Camus, ça grandit le lecteur, ça apaise, ça suscite des interrogations ?

En effet, ce n'est pas lui qui répond à votre place. Mon père nous posait des questions. Il nous mettait devant qui on était, ce qu'on avait fait. Il nous demandait ce qu'on en pensait. Il m'a appris à ne pas mentir. Le mensonge est mortifère, il tue la vie. On était libres et responsables. C'est sûr que c'est fatigant. C'est pour cela que beaucoup de gens n'ont pas envie d'être libres. Cela suppose un état d'alerte permanent. La liberté sans responsabilité n'existe pas. Sinon vous êtes un parasite. Vous êtes responsable de vous-même et de vos actes. Et à chaque heure de la journée, vous faites un choix et ce choix a des conséquences. Aujourd'hui, les responsabilités sont extrêmement diluées. Vous ramassez un truc des impôts, vous dites que vous avez payé, mais on vous dit que c'est l'ordinateur. Lequel ordinateur peut aller jusqu'à vous envoyer le commissaire ou

le serrurier. On ne sait pas quand cela va s'arrêter, mais c'est la faute à personne. Après, le principe de transversalité dont on nous rebat les oreilles, c'est la dilution de la responsabilité individuelle.

Comment se manifestait à l'égard de votre frère et de vous cette exigence ?

Elle se manifestait tout le temps, dans le mal et le bien. Par exemple, il m'apportait des livres et me demandait ce que j'en pensais. Ce que je disais ne devait pas être d'un très haut niveau intellectuel, mais il ne m'a jamais dit que c'était idiot. Au contraire, il me demandait pourquoi je pensais cela, insistait sur des points particuliers. Si l'on avait fait une connerie, il ne criait pas. Il nous demandait ce qu'on en pensait. Mon père disait toujours : « *Ce qu'on ne peut pas changer, il faut juste en tenir compte mais pas se résigner* ». Et quand il y avait un gros problème, il disait qu'il fallait « *se faire une disposition pour* ». Cela m'a aidée toute ma vie. Et Dieu sait que je n'ai pas eu une vie sur des roulements à billes. Mais j'ai pensé que ma vie, c'est ma vie, la seule que j'ai. Et que la seule liberté que j'ai, c'est de faire en sorte que j'accepte même l'inacceptable s'il est inéluctable. Sinon, l'on se perd. Or, qu'est ce qu'on peut donner aux autres si on s'est perdu ?

Autre aspect de la personnalité de votre père, il était plutôt spartiate, pas dispendieux.

Mon père avait vécu dans la nécessité, se demandant si on allait manger et s'il y aurait de l'argent pour le lendemain. Il avait une juste idée de comment on dépense son argent. Alors, élevée comme cela, c'est un peu compliqué pour moi d'accepter l'époque dans laquelle on vit. Aujourd'hui, on est tellement passé à la machine à laver de la publicité que les gens sont malheureux parce qu'ils ne consomment pas assez ou parce qu'il y a un retard dans le train. (Ici l'on évoque Pierre Rahbi qu'elle adore et ses réflexions sur « la sobriété heureuse »).

Vous avez composé un livre, Albert Camus, solitaire et solidaire ¹. Pourquoi ces deux termes ?

Un jour, je lui demande : « *Tu es triste ?* » et il me répond : « *Je suis seul* ». C'était au moment de *L'Homme révolté* et j'ai compris beaucoup plus tard pourquoi, parce que lorsque vous avez neuf ans, vous ne savez pas ². Je l'ai juste regardé en espérant qu'il ait compris. Car, pour moi, il n'était pas seul puisque j'étais là ! Mais évidemment que oui, il était seul ! Il y a des gens comme cela qui ont autour d'eux une espèce de cristal de solitude qui fait comme un sas entre le monde et eux. Et qui sont présents quand même.

Doit-on voir dans cette solitude le fait que certains de ses écrits, dans leur souci des nuances humaines, juraient avec les logiques idéologiques d'une époque, celle de la Guerre froide, terriblement manichéiste ?

Oui ! Et c'est en cela qu'il était seul. D'autant qu'il n'avait pas derrière lui un parti, ou l'orchestre que beaucoup de gens prennent la précaution d'avoir avant de s'exprimer. Lui, il était seul, à côté de l'Homme. De tous les hommes. De tous ceux qui justement n'avaient pas la parole.

A propos du mot solidaire. Peut-on comprendre Camus à travers la métaphore de la passe en football ?

Lui qui disait : « *Tout ce que je sais de plus sûr à propos de la moralité et des obligations des hommes, c'est au football que je le dois* » ? Bien sûr. La passe, c'est la solidarité. Sans les autres, vous n'êtes rien. En 2008, d'ailleurs, Wally Rosell a écrit un truc génial pour les Rencontres méditerranéennes Albert Camus de Lourmarin : Eloge de la passe tiré de l'acte fondateur du football anarcho-camusien.

Quid des rapports d'Albert Camus avec les libertaires ?

J'ai souvent suggéré en haut lieu qu'on fasse quelque chose sur ce thème mais l'on m'a regardée en me faisant comprendre qu'on n'était pas sur la même fréquence d'ondes. Aussi ce thème fut abordé lors des Rencontres. A ce propos, j'avais dit à l'organisatrice, Andrée Fosty : « *Je t'assure que c'est intéressant. Ceci dit, si les libertaires débarquent à Lourmarin je te souhaite du plaisir* ». En fait, le seul remous qu'il y eut fut à propos du football. Wally Rosell, qui est le neveu de ce libertaire formidable, Maurice Joyeux, s'était mis à expliquer qu'il n'y avait pas de plus belle place dans une équipe que celle de demi-centre (rire)...

Pour sa part, votre père avait été gardien de but du Racing Universitaire d'Alger ?

Et il paraît que c'était un bon ! A cet égard, étant donné que Marseille Provence 2013 fut un échec, j'ai proposé que Lourmarin-Provence-2013 organise le 15 juin un match en hommage au premier goal Prix Nobel de Littérature. Il y aura une équipe Camus contre l'IJSF (La jeunesse sportive de Lourmarin) et des chibanis. L'arbitre sera le facteur qui est un bon joueur de foot !

Vous gérez l'œuvre de votre père depuis 1980 mais n'avez jamais voulu être une gardienne du temple.

Quelle est votre philosophie à l'égard de toutes les sollicitations qui vous parviennent ?

Il n'y en a pas (rire). A partir du moment où l'esprit, l'éthique, de mon père sont respectés, j'accepte. Les demandes sont aussi variées que l'humanité. Et donc, à ceux qui s'adressent à moi, y compris les opportunistes pour lesquels papa fait plus tabouret qu'autre chose, je dis oui si c'est correctement fait. Après, j'ai une vision de l'œuvre de Camus comme tous les lecteurs. Je ne détiens aucune vérité.

Dans toutes ces propositions, je suppose qu'il y en a d'étonnantes ?

Il y en a aussi de consternantes et j'ai d'ailleurs constitué un dossier de « curiosités » (rire). Mais il y a aussi

des choses en bien. J'ai été très étonnée, par exemple, lorsque Abd al Malik souhaitait travailler sur la préface de *L'Envers et l'endroit*. L'oeuvre n'est pas très connue et la préface, très importante, l'est encore moins. Quand ce garçon formidable m'a envoyé ses textes je les ai trouvés en harmonie avec la préface. Et bien que n'ayant pas une passion pour le rap, lorsque je suis allée l'écouter, j'ai été fort séduite par son travail et j'ai eu le sentiment que mon père était à sa place.

Vous avez achevé la publication du manuscrit *Le Premier homme au bout de huit ans*³. Qu'avez-vous découvert à travers ce texte ?

Ce qu'il y avait dans *Le Premier homme*, je le savais. Une chose a changé, c'est la vision de ma grand-mère maternelle qui se promenait quand même avec un nerf de bœuf. Je la détestais parce que papa s'y référait lorsque nous voulions quelque chose de superflu, nous expliquant qu'on avait un toit, à manger et des livres, ou lorsqu'il nous disait comment il enlevait ses chaussures pour pouvoir jouer au foot. Et puis, je me suis rendu compte qu'elle avait eu des méthodes un peu rudes mais qu'elle n'avait pas eu le choix.

Vous avez dit qu'en travaillant sur ce livre vous sentiez presque son écriture ?

Vous ne pouvez pas travailler longtemps sur un manuscrit de mon père au risque de partir sur une mauvaise piste. C'est comme un tricot. Vous sautez deux mailles, vous avez un trou dans le tricot ou montez une manche à l'envers. Il faut faire attention à chaque mot. Donc, j'y travaillais trois heures par jour. Mais c'est vrai que par moments j'avais l'impression que l'écriture ne passait pas par ma tête mais que je mettais le mot qu'il fallait. C'était juste parce que c'était du corps à corps avec le texte. C'est limite comme impression ! On sent que Montfavet n'est pas très loin (rire).

Comment était ce manuscrit ?

Très raturé. Il comportait beaucoup de rajouts, d'interrogations, que j'ai respectés. Pour certaines feuilles, c'était la place de l'Etoile. Avec le doigt, vous devez suivre la ligne pour voir si vous ne vous êtes pas trompé...

Parlant de votre lecture de *La Chute* lorsque vous aviez 17 ans, vous avez dit : « Je trouvais qu'il était innocent » ?

Ce livre est douloureux. Et lorsque je l'ai lu à cet âge-là, je me suis demandée : « mais il ne le savait pas qu'on est double ? » Mais lui, avait dû me l'apprendre. C'est en cela que je l'avais trouvé innocent. Mais c'est vrai que *La Chute* c'est aussi le déchirement de la perte de l'innocence...

Ceci dit, il y a toujours en filigrane dans les écrits d'Albert Camus une innocence ?

Oui, au sens originel, ce qui ne nuit pas. Et en ce sens, je pense que les écrits de mon père tendent à aider les autres. Quand il dit : un artiste ne juge pas, il essaie de comprendre. Mais artiste ou pas, nous devrions tous faire cela. Certes, il y a des choses à ne pas accepter et on peut juger que quelqu'un qui va dénoncer un Juif durant la guerre est incompréhensible, mais en dehors de situation extrême, dans la vie courante, on peut essayer de comprendre sans toutefois admettre.

Vous le voyiez écrire ?

Oui, debout à son écritoire. Je pense que lorsqu'on a été très malade et qu'on a pensé mourir (Ndlr : Camus fut atteint de tuberculose), le lit est quelque chose de très anxiogène. Qu'on a besoin de remuer...

Votre père était exigeant avec la langue française, au point, lors de son discours de réception du Prix Nobel de Littérature à Stockholm, de saluer Louis Germain, son instituteur. Il pensait que c'était une conquête pour lui ?

C'en était une ! Car enfant, il parlait le pataouète, le langage de la rue à Belcourt⁴. C'est ce qui le sépare de la majeure partie des écrivains français de son époque qui étaient issus de milieux aisés.

Comment a-t-il vécu cette célébrité ?

Comme tout un artiste, il aimait être reconnu. Mais il était pudique et ne se prenait pas pour Pic de la Mirandole. Car vous perdez de l'humain dans la célébrité.

Une autre interview de sa fille Catherine, réalisé en 2009, est disponible en ligne [ici](#).

1) *Albert Camus, solitaire et solidaire*, Ed Michel Lafon. L'essentiel des œuvres d'Albert Camus est disponible chez Gallimard.

(2) Paru en 1951, *L'Homme révolté* suscite une violente polémique avec les « Existentialistes » qui sera entretenue par la revue *Les Temps modernes* et qui entraîne la brouille définitive avec Sartre. Camus écrira : « *C'est un livre qui a fait beaucoup de bruit mais qui m'a valu plus d'ennemis que d'amis (du moins les premiers ont crié plus fort que les derniers)*. (...) *Parmi mes livres, c'est celui auquel je tiens le plus* ».

(3) Un roman qu'écrivait Albert Camus au moment de son accident mortel. Une oeuvre aux accents autobiographiques qui évoque avec tendresse ses souvenirs d'enfance.

(4) Le parler des Français d'Algérie qui comporte beaucoup d'emprunts à l'arabe, à l'espagnol et à l'italien.

